

ETC



Holly King ou quand la photographie sort de ses gonds

Isabelle Poissant

Volume 1, numéro 4, été 1988

L'actualité critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poissant, I. (1988). Compte rendu de [Holly King ou quand la photographie sort de ses gonds]. *ETC*, 1(4), 40–41.



Joan Esar, *La déesse de la lune noire*, 1988. Granit noir. À l'arrière plan : Catherine Widgery, *Souffle*, 1988. Granit noir, aluminium et laiton.

Sculpture 88 — En février dernier la galerie Daniel présentait sa troisième exposition annuelle de sculpture. Elle réunissait 37 pièces de toutes tendances et de divers matériaux. Une présentation intelligente permettait au visiteur d'apprécier chacune des œuvres.

Certaines des sculptures ont un impact visuel et esthétique réel. À noter tout particulièrement : *La déesse de la lune noire* de Joan Esar, un puissant monument de granit noir, *Souffle*, une sculpture forét en laiton sur granit noir pleine de poésie et de mystère réalisée par Catherine Widgery et surtout, *L'un et l'autre* d'Yves Louis-Seize, un long serpent d'acier soudé ondulant devant un triptyque d'acier érodé lui retournant ainsi son reflet — l'une des œuvres les plus intéressantes et les plus dramatiques de l'exposition.

Quelques-unes des pièces présentées font référence à l'art primitif. Mais les objets de l'art primitif sont avant tout les signes d'un langage destiné au dialogue avec les esprits. Ceux-ci, omniprésents, sont derrière tous les dangers auxquels les hommes des sociétés primitives se sentent exposés; ils président aux mystères de la vie et de la mort — rien ne s'explique hors de leur intervention —, ils peuplent l'espace, la terre et l'eau, ils hantent le milieu animal et végétal.

Au contraire, les œuvres de l'exposition qui s'inspirent de cette tendance «primitive» n'ont pas cette résonance. Elles parlent surtout d'absence. Il arrive que le second degré soit un premier degré. Que l'invention poétique reste mièvre, que l'objet soit simplement décoratif, que la signification cachée soit aussi incertaine que l'intention plastique... Misant beaucoup sur l'effet forcément court produit par le caractère inédit des matériaux, ces œuvres demeurent fragiles. Nous nous approchons de la fin du siècle. Nous nous sentons lourds de toutes les expériences avant-gardistes vécues depuis soixante-dix ans et les œuvres produites par les praticiens actuels sont faites de citations et de reprises stylistiques. Elles ne manquent pas de qualité, elles font preuve d'une grande efficacité plastique, mais elles ont perdu le pouvoir de nous retenir.

Hedwidge Asselin

NOTE

1. Extrait de *Paroles de l'art*, Normand Biron, Éditions Québec/Amérique, à paraître à l'automne 1988.

Holly King ou quand la photographie sort de ses gonds

L'art n'est jamais à si haut degré de perfection que lorsqu'il ressemble si fort à la nature qu'on peut le prendre pour la nature elle-même.

[Ingres]

Le peintre résumait en ces mots la pensée réaliste et naturaliste du XIX^e siècle. Pensée secouée, comme l'on sait, par l'apparition et l'essor de la photographie. En effet, à l'instar d'Ingres, les peintres se ravisèrent : soudainement on n'accordait plus la perfection de l'art avec la qualité de copier la nature. Ah! pourquoi Daguerre est-il venu foutre la pagaille ?

La peinture, dans sa longue et noble quête du reflet, était tout à coup déclassée au profit d'une cadette impudente. Alors, tout à côté de la fidélité du reflet, commence à se profiler l'idée de son imperfection : le style dira-t-on plus coquettement.



Holly King, *Précipice*, 1988. Photographie noir et blanc; 163 x 122 cm. Photo : Holly King

La photographie, pensa-t-on, ne consistait qu'en une suite plus ou moins vulgaire d'opérations mécaniques permettant de copier la nature sans qu'en apparaisse le moindre défaut. Mais justement, dirent avec à propos les peintres : tout est dans le défaut!

La querelle de la fin du XIX^e siècle entre peintres et photographes modifia, on le sait, la théorie picturale du miroir. En effet, l'artiste ou le tableau n'est plus tout à fait le miroir de la nature, il en est ou le miroir déformé ou le prisme...

Ainsi, on voit dans l'histoire de la peinture, et plus nettement au moment où les écoles naturaliste et réaliste se voient dépasser par la photographie, une tendance à se libérer de l'imitation. La mimesis sera dès lors, et pour plusieurs, l'affaire de la photographie. Cependant cette dernière, après avoir savouré ses heures de gloire, voudra aussi s'affranchir de l'imitation qui sera passée du pôle mélioratif au pôle péjoratif...

Les photographies d'Holly King rappellent précisément cette querelle entre l'imitation et la création. L'artiste doit-il être reproducteur d'images? King ne nie pas la capacité de la photographie à reproduire le réel pas plus qu'elle ne s'y confine. Bien mieux, elle semble jouer continuellement sur l'ambiguïté entre le naturalisme et l'artifice, entre le reflet et le «style».

Si ces montagnes, ces eaux, ces lumières sont bien celles-là qui meublent l'univers, alors King ferait de la photo un «bon usage», celui-là même qui a fait rager Ingres?

Mais ces broches à poule, ces ampoules électriques ne seraient-elles qu'un décor fabriqué?

Chez King, on voit l'art (le toc) et on pense à la nature par ce qu'il est convenu d'appeler «a willing suspension of disbelief». L'artiste se sert donc très habilement de la photographie pour établir un rapport de confiance avec le spectateur habitué par une longue tradition à croire au caractère documentaire de la

photo. Le procédé, dirions-nous, en plus d'être efficace, est tout à fait subversif. Et même si la subversion, après toutes «ces modernités» semble bien démodée, King réussit encore à faire un usage subversif de la subversion. Peut-on en effet imaginer pire subversion que celle qui s'applique comme une élève modèle à faire ce que l'on attend d'elle et parvient sous nos yeux à un résultat opposé?

King fabrique des maquettes à l'aide de matériaux divers : principalement de la «broche à poule» et du vinyle miroitant. Elle combine ces éléments en plans verticaux et horizontaux; puis elle monte un éclairage et fait une photo. La broche à poule est devenu une montagne; le vinyle, une eau...

Le temps de fabrication de la maquette est relativement long (plusieurs semaines) et s'oppose à l'instantanéité de la photo à laquelle elle est destinée. Ainsi, si la photographie a plus que toute autre forme d'art cette inclination pour le *in vivo*, chez King elle la perd et devient l'art du *in vitro*. Habitué à ce que la photo puisse nous montrer du «croqué sur le vif», nous sommes surpris par cette artiste qui se comporte tout autrement. Certaines spécificités de l'appareil photographique : sa mobilité et sa rapidité (une fraction de seconde plutôt que des heures de pinceaux) permet cette saisie unique de la réalité. Mais à ces attributs la démarche de King se refuse. Et si les peintres ont voulu sortir la peinture de l'atelier, King, elle, alors qu'elle aurait ce loisir du «plein air», choisit de faire de la photographie de chevalet.

Par son mode de fabrication, l'œuvre de King semble mettre nez à nez photographie et peinture, prendre indifféremment les attributs de l'un et de l'autre. Et la querelle?

Isabelle Poissant

On pourra voir les travaux récents de l'artiste montréalaise Holly King, *Paysages*, à la Galerie YYZ à Toronto en juin 1988.